

Bulletin SHRDM

L'Histoire réfléchit le passé, éclaire l'avenir

Vol. 6 Numéro 2
Septembre 2015

A votre AGENDA.

AGA

le 16 mars à 19h00

Salle Annette-Savoie

200, rue Henri-Dunant,

Deux-Montagnes

Brunch du Patrimoine

En avril

Surveillez notre site web

Pour la date à venir.

. Pour réserver vos
billets info@shrdm.org

Rédaction :

Vicki Onufriu

Raymond Fournier

Félix Bouchard

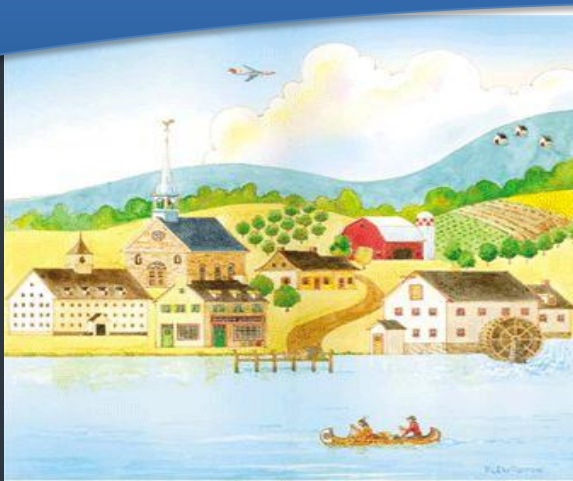
France Borgia

Denise Bouffard

Yolande Duchesne

Mise en page :

Félix Bouchard



SOCIÉTÉ D'HISTOIRE RÉGIONALE
DE DEUX-MONTAGNES

Dans ce numéro

Mot de la présidente P.1

L'épopée Sulpicienne P.2

Recherche historique P.4

Réflexion sur le Patrimoine P.7

Les salons de barbiers P.8

Pour tous ces hommes P.9

Les histoires, mon histoire! P.10

Nos cahiers d'histoire P.11

Photos anciennes P.14

Mot de la Présidente

*B*onjour chers membres,

J'espère que vous avez passé un bel été malgré la température moins estivale que souhaitée... Mais peut-être les saisons qui s'en viennent vous réchaufferont-elles, si nous partageons de bons moments ensemble à nos prochaines activités.

Au printemps dernier, outre nos conférences, nous avons lancé notre premier brunch depuis quelques années. Nous étions au Centre d'interprétation de la Courge de Saint-Joseph-du-Lac, où nous avons eu bien du plaisir en écoutant M. Guy Toupin, conservateur à la retraite du musée de la civilisation du Québec, nous parler de l'histoire des cabanes à sucres au Québec. Lui-même sucrier et fier descendant de sucrier depuis plusieurs générations, il a parlé de son passe-temps avec passion. Il nous a présenté de nombreux objets qui ont servi à la fabrication du sucre d'érable depuis un siècle. Nous comptons bien répéter l'expérience en avril 2016, en invitant une autre personne à nous entretenir d'un sujet passionnant, autour d'un autre buffet digne de cabane à sucre. Nous organisons l'activité dans le but de ramasser des fonds pour le financement de notre société d'histoire. Nous aurons plus de détails à notre prochaine parution du bulletin.

Depuis la dernière assemblée générale, nous avons recruté deux nouvelles personnes au sein de notre conseil d'administration. Nous sommes maintenant 6 personnes : moi, qui suis historienne de profession, j'occupe de poste de présidente de la Société depuis 5 ans. Bouchard Félix, vice-président, administre tout le site web, et a des idées de génie pour renouveler la Société d'histoire, pour attirer des nouveaux membres.



Son épouse France Borgia est une nouvelle recrue, et nous avons plusieurs projets à développer ensemble pour rappeler des souvenirs de l'histoire de la région. Eric Poisson est toujours notre trésorier; comptable de formation, il administre notre comptabilité efficacement. Raymond Fournier est retraité; il occupe le poste de secrétaire. Il désire effectuer des recherches sur l'histoire de notre région et les diffuser le plus possible. Et finalement, Denise Bouffard, enseignante de niveau primaire à la retraite, est également une nouvelle recrue depuis l'assemblée générale annuelle. Elle porte un intérêt marqué pour la diffusion de l'histoire et la sauvegarde du patrimoine; elle veut donc nous aider dans la mission de notre société d'histoire. Concrètement, elle veut nous donner un coup de main pour procéder au traitement de nos archives. Bien entendu, nous cherchons toujours des gens intéressés à apporter leur contribution. Vous pouvez communiquer avec nous au 450-490-1988 ou à l'adresse courriel info@shrdm.org.

À part les prochaines conférences de septembre et d'octobre, nous organisons présentement notre kiosque au Festival de la Galette, les 19 et 20 septembre prochains, près du Manoir Globensky. Nous préparons quelque chose de différent cette année, et nous travaillons sur ce projet en collaboration avec la Société de généalogie de Saint-Eustache, avec qui nous partagerons notre kiosque. Nous espérons vous voir en grand nombre à cette occasion !

Sur ce, je vous souhaite une très belle rentrée, et une bonne lecture de ce bulletin !

Vicki Onufriu, présidente,
Société d'histoire régionale de Deux-Montagnes.

L'ÉPOPÉE SULPICIEUNEUn point de vue différent?

Nos historiens traitant de l'histoire canadienne, québécoise et même régionale nous ont laissé des messages un peu surprenants au sujet des mœurs et agissements de nos prédécesseurs. Il en va de même, à certains égards, de l'histoire des Messieurs de Saint-Sulpice. On a parlé de dominance, d'abus de pouvoir, de déformation des faits en leur faveur, entre autres sujets. Si on commençait par le début? Pour la documentation du présent article, la source d'information nous vient directement des mémoires rédigés de 1895 à 1898 par M. Jean-André Le Cuoq, p.s.s., arrivé en novembre 1846, à l'âge de 35 ans, soit près de 80 ans après les tous premiers. Il a vécu la majeure partie de sa vie à la mission du Lac-des-Deux-Montagnes. Il a écrit ses notes à l'âge de 74 ans, en 1844 et les a révisées deux ans plus tard, l'année de son décès. Il serait normal que l'on ne retrouve pas tous les détails relatés par les chroniqueurs de l'Ordre depuis leur venue en Nouvelle-France.



La mission expresse des religieux leur a été donnée à Paris par leur Supérieur et fondateur, M. Olier lui-même. Il précisa alors ses intentions et il invita ses disciples à “se dévouer dans la mission de l’évangélisation des Sauvages”. Le souverain de France, désirant encourager cette œuvre et en faciliter la réalisation, alloua aux Pères un domaine qui s’avéra immense. En effet, il les nommait seigneurs de l’île de Montréal!

On n’aurait su en demander plus. Mais n’oublions pas que nous en sommes en 1658, quelques années à peine après de la fondation de Ville-Marie (1642). De plus, les nations autochtones dominant en nombre et en puissance; la nation Iroquoise, surtout, constitue une menace réelle et constante.

On devinera que les bons missionnaires, tout remplis d’ardeur et de bonnes intentions, avaient besoin d’un bon support physique et aussi d’encouragements moraux. Ils savaient qu’ils venaient en mission pour assurer le salut de leur âme et qu’ils vivraient des épreuves terribles.

Enfin, Ville-Marie n’était encore qu’une bourgade isolée; le reste de l’île ne consistait qu’en forêts, marécages et rivières (plus une proche montagne). Cette vaste propriété des Sulpiciens ne voulait sans doute pas dire grand’ chose pour les missionnaires plongés dans cette immensité, hormis la certitude qu’il s’agissait là de leur premier champs d’opération apostolique.

Qu’en est-il des premières missions?

L’an 1659 vit l’arrivée de MM De Queylus, Souart, Gaginger et Dallet; puis deux autres en 1661, Lemaître et Vignol, qui mourront massacrés par les Iroquois. Vint en 1666 une relève composée de Cavalier de La Salle (frère de l’explorateur), et en 1668, Dollier de Casson et Barthélémy, ce dernier devant se spécialiser en langue algonquine.

On avait donc dû élire Ville-Marie comme base d’opérations, avec à desservir, sans doute une ‘clientèle’ mixte de blancs et d’autochtones. Deux séminaristes venus en 1670, Trouvé et Fénélon, seront alors envoyés au lac Ontario, pour trois missions consécutives. On étend le champ d’action! Le Séminaire aussi se développe : les deux derniers venus de 1670 y seront ordonnés prêtres en 1671.

Spécialisés dans l’étude des langues autochtones, les missionnaires participent aussi aux explorations françaises. Ainsi, Brehan de Galilée joue avec Dollier de Casson les divers rôles de missionnaires-explorateurs-cartographes, au lac Érié. L’expert Galilée a même réalisé une carte détaillée des Grands-Lacs qui fut remise au roi de France, à Versailles.



Pendant ce temps, Fénélon revient à Montréal rencontrer ses supérieurs. Il est alors dirigé vers la nouvelle mission de Gentilly et les îles Courcelles, concédées en 1673, pour y débiter le défrichement et la construction. Ces endroits seront plus tard appelés : Dorval et les îles Dorval. Prochain épisode : **la mission de La Montagne**.

Recherche historique et généalogique sur les Protestants anglophones : Il faut remettre en question nos perceptions antérieures (Partie 1)

*J'*écis ce texte qui porte sur mes recherches sur les Protestants anglophones de la couronne Nord de Montréal. Si vous faites des recherches en généalogie ou en histoire, cela peut vous donner des pistes pour poursuivre vos recherches, car peu de recherches ont été réalisées à ce sujet.

Voici comment a commencé mon intérêt pour le sujet. En 2010, je fus mandatée par la Ville de Laval pour trouver des renseignements sur une mystérieuse congrégation basée dans la paroisse Saint-Martin, dans le secteur aujourd'hui nommé Chomedey. Il y a là une maison ancienne en pierre et la rumeur disait qu'elle était un ancien presbytère protestant; cette demeure est aussi jouxtée par un caveau à légumes aussi ancien. La Ville cherchait à documenter l'histoire de la maison et du caveau, dans le but de les citer éventuellement pour les protéger.

Je n'ai pas trouvé grand-chose comme renseignement sur la maison et le caveau eux-mêmes. J'ai donc élargi mes recherches sur les Protestants anglophones de la région de Laval, en voulant documenter cette fois la congrégation protestante du lieu. Et les résultats de ma recherche furent au-delà de mes espérances... Le nom de la congrégation varie sensiblement au fil des années, mais en gros, cela ressemble à « Church of England and Ireland Officiating in St. Stephen's Church, St. Martin, Isle Jesus ». Elle a existé officiellement de 1842 à 1858. C'était une congrégation anglicane, mais en y regardant de plus près, j'ai découvert que je ne devais pas me limiter à une seule dénomination protestante (les Anglicans) ou un seul endroit (Saint-Martin) pour bien comprendre mon sujet de recherche.

J'ai dépouillé l'intégralité de leur registre de baptêmes, mariages et sépultures, et entré toutes les informations dans une base de données Excel. L'analyse des informations que j'ai recueillies m'a convaincue de remettre en question les idées préconçues que j'avais en commençant mes recherches. En effet, je ne peux pas parler des Protestants de Saint-Martin en tant que tel; puisque seulement 35% des personnes qui y ont célébré leur baptême, leur mariage ou leurs funérailles, sont effectivement originaires de Saint-Martin.



Les autres personnes viennent des paroisses et villages des alentours : de l'île de Montréal (11%), de Sainte-Thérèse (17%), de Saint-Eustache (11%), de Sainte-Rose (13%), du reste de la Rive nord (9%), du canton de March, en Ontario (2%), et 2% sont d'origine inconnue.

Du coup, je me suis demandée pourquoi ces personnes originaires d'ailleurs venaient jusqu'à Saint-Martin pour assister au culte. N'avaient-ils pas de congrégation à eux, à Saint-Eustache, à Sainte-Thérèse ? Et donc, j'ai refait le même type de dépouillement avec les registres des congrégations de Saint-Eustache. Surprise : j'ai reconnu les mêmes personnes, les mêmes familles qu'à Saint-Martin. Ces gens voyageaient d'un endroit à l'autre. À Saint-Eustache et Sainte-Thérèse, ils vont à l'église presbytérienne... À Saint-Martin, c'est à l'église anglicane. Quelquefois, ils vont baptiser leurs enfants ou se marier à Montréal. Ceux de l'est de Laval traversent surtout à Sainte-Thérèse, mais je les ai vus aller à l'église anglicane St. Michael de Terrebonne, ou celles de Mascouche ou de Lachenaie.

Bref, les gens qui fréquentent une congrégation n'habitent pas nécessairement l'endroit. Dans le cas de la *St. Eustache Presbyterian* (qui est devenue le Centre d'arts La Petite église), il y a seulement 35 % des gens qui proviennent de Saint-Eustache; les étrangers viennent surtout de Sainte-Thérèse (15%) puis de l'île de Montréal (14%). De plus, sur plusieurs décennies, le pasteur de Saint-Eustache dirigea simultanément les églises presbytériennes de Sainte-Thérèse et de Grande Fresnière; les registres de baptêmes, mariages et sépultures de la congrégation confirme qu'ils servaient à enregistrer l'ensemble des actes de la région.

Prenons un cas typique : Duncan McColl père, un habitant né dans la région de l'Argyllshire en Écosse. C'était un des piliers de la congrégation de St. Eustache Presbyterian. Il s'est établi sur la Côte Saint-Joseph de Saint-Eustache en 1820, avec son épouse Janet McPherson et ses 7 enfants. Tous ses enfants s'établissent également dans le même secteur, qui sera renommé Saint-Joseph-du-Lac. Comme ils sont à proximité de l'église de Grande Fresnière, les membres de la famille McColl la fréquentent dès sa construction en 1854. Le patriarche McColl décède à Saint-Joseph-du-Lac en 1861.



L'acte de sépulture est enregistré à *Ste. Therese Presbyterian*, mais McColl est inhumé dans le cimetière de Grande-Fresnière ! Voyez ci-contre la photo de la pierre tombale de sa famille, au cimetière de Grande Fresnière.



Je reconstitue le parcours des familles de leur arrivée dans la région au début des années 1800, jusqu'à leur départ vers d'autres régions, surtout vers 1850 à 1900. En étudiant ces mouvements migratoires, et les périodes où les gens demeuraient dans la région, mais se déplaçaient d'un lieu de culte à un autre, je me suis rendue compte que je devais réévaluer ma perception de ces gens. Pour bien cerner mon sujet d'étude, je dois l'étudier sous une perspective régionale et même interrégionale, et non seulement locale. Sinon, la recherche serait biaisée...

Dans un prochain article, je vous entretiendrai d'une autre perception à changer dans l'étude des Protestants anglophones de la couronne Nord : les relations qu'ils entretenaient avec les Canadiens français catholiques.



Réflexion sur le Patrimoine

Lorsque je pense un instant aux vieux pays qui font l'attrait et l'admiration du monde par leur fascinante architecture, alors je vois des édifices bâtis de mains d'homme et conservés après 5000 ans ce qui n'existe qu'en Égypte, les pyramides, dont la plus vénérée, celle de Khéops. Considérée comme la plus ancienne architecture monumentale en pierre de taille Khéops est une merveille du monde. En la visitant le 30 décembre 1963, j'ai frissonnée d'émotion.

Ici, au Québec, nous sommes encore un pays jeune, voilà pourquoi il est important de sauvegarder notre patrimoine, dont la richesse fait partie de notre culture et de notre identité.

De souvenance, je devais avoir 7 ans lorsque je visitai un musée avec ma mère pour la première fois. Il y a de cela soixante-dix-neuf ans. Dans le clair-obscur mystérieux de musée Ramsay de Montréal, je fus étrangement impressionnée de découvrir l'énorme cloche de Louisbourg. En sa lourdeur d'airain, cette relique porte l'histoire dramatique de la déportation des Acadiens. Ce moment marquant a éveillé en moi, la passion pour les objets anciens. Ainsi, ai-je grandi dans une famille conservatrice où l'on s'intéressait à la valeur des choses historiques.

Le dimanche nous visitons la parenté à Yamachiche, village patrimoniale ravissant par l'originalité de ses maisons d'antan en brique rouge, agrémentées de dentelle de bois. Parmi celles-ci, il est une demeure classée monument historique donc je suis si fière puisqu'elle perpétue la mémoire de mon grand-père, Nérée Beauchemin, médecin de campagne et poète du terroir.

Le charme particulier de Saint-Eustache repose dans la beauté de tant de maison patrimoniales, si bien conservées dont plusieurs sont classées historiques. Un lieu unique en son genre qui raconte par lui-même, l'inoubliable époque de la Rébellion des Patriotes. Un tableau vivant où figures et paysages vivent sereinement en bordure de la rivière Du Chêne. Voilà un endroit d'une rare beauté où l'on prend plaisir à se balader quotidiennement. Et cela sans se lasser pour lui admirer l'architecture aux alentours de l'ancienne Église au clocher argenté. Quelle agréable sensation que d'entendre tinter les cloches d'où le son se perd mélodieusement dans le lointain.

Rue Saint-Eustache, inutile de marcher d'un pas pressé. La curiosité nous emporte pour s'arrêter soudain devant la façade des maisons ancestrales. Une jolie plaque de cuivre gravée fixée au portail, raconte l'histoire de chaque monument classé par le Ministère des Affaires Culturels. La liste serait trop longue pour les nommer tous. Entre autres, Le Moulin Légaré, le Manoir Globensky, aujourd'hui maison de la culture et du patrimoine, l'ancien couvent qui domine la place de la Mairie.



La protection du patrimoine est le reflet de notre culture, laquelle se transmet d'abord par la famille. Il est important d'inculquer aux enfants l'art d'apprécier tout ce qui témoigne de notre histoire. Tous les manuscrits, les lettres de correspondances, les meubles anciens sont d'autant d'objets rares qui évoquent une habitude de vie aujourd'hui révolue. N'est-il pas impressionnant de penser que l'âme de la maison ancestrale doit survivre une centaine d'années avant qu'elle ne soit classée historique. D'où l'importance de perpétuer la mémoire de nos ancêtres qui nous ont laissé un si précieux héritage.

Texte de Mme Yolande Duchesne

Les enseignes des salons de barbiers, par Denise Bouffard

Connaissez-vous la signification des enseignes des salons de barbiers? Oui, oui, l'enseigne sur laquelle on retrouve des lignes bleue, blanche et rouge, en spirale ou sans spirale.

Maintenant, moi j'en connais l'origine et cela grâce à madame Ginette Charbonneau qui a donné une conférence en mars dernier sur "Les maladies et les remèdes du temps passé" à la Société d'histoire régionale de Deux-Montagnes. Travaillant comme animatrice pour le Service des arts et de la culture de Saint-Eustache et surtout grande passionnée d'histoire, elle nous a livré ses recherches sur ce sujet...

Et bien voici qu'au début de la colonie, il n'y avait pas de médecins tels que nous les connaissons aujourd'hui. Il s'avérait que les barbiers possédaient des instruments pouvant couper les cheveux et la barbe certes mais aussi, ils les utilisaient pour faire des saignées, de petites opérations chirurgicales ou des arrachages de dents. C'est pourquoi, on les nommait alors les "chirurgiens-barbiers".

Pourquoi voit-on en 2015 de ces enseignes tricolores? Cela fait référence aux saignées : bleu pour le salon de barbier, blanc pour les bandages et rouge pour le sang. Si vous regardez bien, l'enseigne est chapeautée d'une petite coupole, qui à l'époque, servait à recueillir le sang. Le poteau lui, symbolisait le bâton que le patient devait serrer pour rendre ses veines saillantes.

Ils étaient très utiles à la société ces chers barbiers. Ces informations m'ont fascinée et la conférence fut très enrichissante.

Maintenant, que je sois dans n'importe quel patelin du Québec, je pense à ce que nos premiers arrivants ont dû faire et/ou subir en voyant cet héritage du passé...

Pour tous ces hommes



*P*our tous ces hommes...

Si je rencontrais un vétéran canadien,
Pour lui, je me ferais beau, mais je ne dirais pas un mot,
En silence, je le regarderais, je l'admirerais,
Cherchant dans ses yeux la souffrance du passé,
Me demandant à quoi il pense, cinquante ans après.
J'offrirais seulement mon sourire à son regard,
Dont je me souviendrai jusqu'à la fin des temps.

Si je rencontrais un vétéran canadien,
Je verrais renaître ce regard lointain,
Le souvenir de son long et douloureux chemin,
Le souvenir de ceux qu'il a aidés et protégés,
Le souvenir de cette terre à qui il a rendu la liberté,
Le souvenir de ses amis que la Mort a laissés en un jour d'été.

Si je rencontrais un vétéran canadien,
J'aimerais prendre sa main,
Lui montrer les lieux où il s'est battu,
Lui montrer les monuments qui lui sont dédiés,
Lui montrer ce qu'est devenu mon village, son village,
J'aimerais lui parler et lui dire
Que, si nous sommes libres, c'est grâce à lui.

Si je rencontrais un vétéran canadien,
En le voyant boiter de sa jambe blessée,
J'aimerais lui murmurer que c'est un Grand Homme,
Lui qui s'est battu pour vous avec tant de courage,
Oubliant la peur, la fatigue, la douleur de son cœur.
Je l'imaginerais, en fusil à la main, sauvant un enfant
Qui aurait pu être mon papa, ma maman.
Maintenant, devant ce vétéran canadien,
Pour le remercier du fond de mon cœur,
Je lui offre mes modestes cadeaux :
Ces mots, ces fleurs, une bise sur la joue
Et, par la colombe, ce qu'il nous a déjà donné :
LA PAIX.

(D'un Européen reconnaissant, 1995)

Texte tiré du livre
« Laissés dans l'ombre. Les
Québécois engagés
volontaires
de 39- 45. »
De Sébastien Vincent, auteur.
Chez VLB éditeur, 2004.
Collection « Études
québécoises » Montréal
Source : collection personnelle
de Jean-Marcel D'Aoust.



Les histoires, mon histoire!

*I*l y a déjà un demi-siècle que les histoires sont entrées dans ma vie. Les trois petits cochons, Blanche-Neige, la Belle au Bois Dormant et les fables de Lafontaine.

À la petite école l'Histoire est venue à ma rencontre par les enseignements que de chose à apprendre à découvrir. C'était une de mes matières préférés.

Mon histoire a débuté dans une petite maison de Fabreville, Laval. Une des maisons qui avaient été bâties par des hommes et qui racontaient elles aussi des histoires. Que de plaisir à entendre ses histoires que nous devons préserver pour le bien de nos racines.

Les racines qui sont la base de notre histoire quel qu'elles soient. Aujourd'hui je joins la SHDM afin d'entendre les histoires d'Homme qui ont bâti l'histoire avec leur quotidien. Ils ont tous leur propre histoire même dans la même famille elle est différente.

Ma famille est là, dans ce monde. Elle fait partie de ce monde. Ce monde que je veux découvrir par l'Histoire. Vous avez la chance, je crois, d'avoir accès à une multitudes d'informations par le biais des liens informatiques de la Société d'Histoire Régionale de Deux-Montagnes avec le site internet www.shrdm.org remplis de nos histoire voir l'onglet «Cahier d'histoire».

Il ne vous reste qu'à faire comme moi, prendre quelques minutes pour aller découvrir l'Histoire pour des heures de plaisirs, de souvenirs et de participer à l'Histoire à chaque instant de votre vie.

Vous, quel est votre histoire?

France Borgia



Nos cahiers d'histoire, La Grand-Rue, Au cœur du village, Gilles Boileau

Chaque village a sa grand-rue. C'est habituellement là que la vie et le mouvement ont débuté dans la paroisse. C'est la rue de la vie et c'est aussi la rue du chagrin.



C'est la rue qui mène aux fonds baptismaux mais c'est aussi la rue que l'on descend tristement derrière la dépouille d'un parent ou d'un ami en route vers son dernier repos. C'est aussi le chemin des grandes réjouissances et des fêtes communautaires. Les parades et les processions s'y sont succédées, sans oublier les défilés patriotiques.

La grand-rue a été le témoin silencieux de la déroute des Patriotes de 1837, trois ans après avoir servi de terrain de réjouissances aux partisans de Girouard et de Scott qui avaient vaincu aux élections Brown et Globensky.

Mais la grand-rue, c'est aussi le lieu de la vie de chaque jour. Auberges et magasins généraux l'ont animée longtemps. Des générations l'ont parcourue quotidiennement entre la maison, l'église et l'école. Balayée par les vents d'hiver et les pluies d'automne, elle sourit au soleil du printemps avant de retrouver son activité d'été. Entre l'église et les "quatre fourches" elle a duré près de dix générations. Merveilleux exemple de fidélité, elle n'attend de nous qu'un peu de respect.

Par la loi du 18 décembre 1854, le régime seigneurial était aboli. Quelques années après cette abolition, le gouvernement fit dresser le cadastre détaillé et circonstancié de chacune des anciennes seigneuries. C'est ainsi que le cadastre de la seigneurie des Mille-Îles et de ses subdivisions fut établi le 24 janvier 1862. On procéda donc à cette occasion à l'inventaire des propriétés des différentes concessions et aussi du village. A cette époque, on comptait cinq rues dans les limites du village de Saint-Eustache. Sur ces cinq rues, on dénombrait un peu moins de 150 propriétés diverses, dont 55 uniquement de part et d'autre de la Grand-Rue.



Une rue de bourgeois et de marchands

La Grand-Rue, qui ne s'appelait pas à cette époque la rue Saint-Eustache ni la rue principale, était de loin la première artère de la municipalité. On y comptait près de 40% des habitations du village. Mais l'importance de cette rue ne tenait pas uniquement au nombre des emplacements. Elle tenait aussi, et surtout, à la qualité de ceux qui y avaient pignon. Il est regrettable que l'on n'ait pas conservé l'ancienne appellation de « Grand-Rue » comme ce fut le cas en Angleterre et même dans certains secteurs des États-Unis, dans les états du Nord-Est surtout où l'on rencontre de nombreuses "High Street",

Il y avait plus de lots ou de propriétés du côté Nord-Est de la Grand-Rue que sur le côté Sud-Est. Trente-deux contre vingt-trois respectivement. Parmi les emplacements de la Grand-Rue, on trouvait la belle-sœur du curé Paquin, des aubergistes dont Robert Addison, propriétaire de la célèbre "Black. Bull Tavern", des parents des différents seigneurs, des marchands, des héritiers de quelques-uns des anciens députés du comté, des fonctionnaires ou des représentants de l'État, un juge de paix et beaucoup d'autres citoyens appartenant aux classes supérieures de la société locale.

Le relevé cadastral des établissements de la Grand-Rue nous apprend que la plupart des propriétés avaient, comme dimensions, un demi-arpent de front par un arpent de profondeur. Quelques propriétés de Dame veuve Antoine de Bellefeuille composées en réalité de lots adjacents, étaient évaluées à 600 livres soit environ \$2,400 dollars de l'époque. Ces propriétés s'élevaient sans doute sur l'emplacement de l'actuel hôtel de ville et de l'ancien « plateau Saint-Denis »

De l'autre côté de la Grand-Rue, F.E. Globensky possédait des biens évalués à 500 livres. Les plus gros propriétaires étaient donc les seigneurs ou les parents des seigneurs. Trois autres propriétés atteignaient aussi une très grande valeur, soit 400 livres. Les possesseurs de ces biens étaient les descendants de William-Henry Scott, l'ancien député, Dame veuve Pierre Laviolette et M. Adolphe-P. Bélair. Les riches de l'époque appartenaient, semble-t-il, à la même catégorie que ceux d'aujourd'hui.

Tous les habitants de la Grand-Rue n'étaient pas d'origine française. Sur 55 résidents, 16 - c'est-à-dire 30% - étaient d'origine étrangère. Ces étrangers, Ecossais, Anglais ou Irlandais, semblaient affectés d'un certain sentiment d'insécurité bien compréhensible à la suite des événements graves de 1837. Cette insécurité, du moins dans certains cas, se manifestait par une tendance au regroupement. La plupart en effet habitaient le « haut » du village, plus précisément entre le magasin général d'Emery Féré et le carrefour de la route menant au Grand-Brulé, de part et d'autre, en réalité, de l'église presbytérienne. C'est dans ce secteur que l'on trouvait les familles Shanks, Todd, Robertson McEhren, Miller, Philips et autres.



Les 55 emplacements de la Grand-Rue

Voici la liste complète de tous les emplacements ou propriétaires des lots de la Grand - Rue. Certains de ces propriétaires sont des personnes morales comme la Corporation du village ou les Syndics de l'Église presbytérienne. Il y a plus d'un cas comme cela. Voici donc les noms des censitaires de la Grand-Rue, en suivant les numéros du terrier. Noms des censitaires du côté Nord-Est de la Grand-Rue (en allant du Sud vers le Nord): Corporation du village; Veuve Félix Paquin; Médard Guindon; Louis Dion; François Proteau; Pierre Vannier; L. Sauriole; Robert Addison; Isidore Savard; John Dunn; Nérée Labelle; Joseph Paquette; Louis Seers; Succession Charles Dolbec; Joseph Dorion; Héritiers J. Baptiste Masson; Pierre Vannier fils; Joseph Rastoul; Dame veuve Antoine de Bellefeuille (deux propriétés); Joseph Dorion; Dame veuve Pierre Laviolette; Grégoire Féré; David Shanks; Les Syndics de l'Église presbytérienne; Andrew Todd; Antoine Laplante; Louis Ouimet; Dubeau; Charles Dolbec. William Robertson; Jacques Dubeau; Charles Dolbec.

Noms des censitaires du côté Sud-Est de la Grand-Rue (en allant du Sud vers le Nord): Dame Elmiere Dumont; Représentants W.R. Scott; L. Charbonneau; J. Labelle; Stephen McKay; Dame James Bowie; David Mitchell; Dame veuve Louis Barcelo; J.A. Berthelot; Charles Lemoine Demartigny; Charles Laplante; F.E. Globensky; James Gentle; Charles Biroleau; Dame veuve Antoine de Bellefeuille; John McEthren; Dom. Miller; Paul Brazeau; George Philips; Charles Bouchard; Noël Ethier; François Poirier; Guillaume Brayer; Magloire Poulain, Félix Laviolette; Samuel Bernard; Sévère Barbeau; Augustin Dufault; Sévère Biroleau.

Voilà donc quels étaient les résidents ou les propriétaires de la Grand-Rue, à Saint-Eustache, en 1862. Tous les lecteurs d'un certain âge auront pu faire quelques recoupements avec la situation actuelle et situer assez facilement, de part et d'autre de la Grand-Rue, chacune de ces propriétés ou du moins la plus grande partie. Il y avait seize familles anglaises ou étrangères sur la Grand-Rue. Par contre, il n'y en avait que neuf au total dans les quatre autres rues du village. Ils avaient déjà l'habitude de prendre les bonnes places.

Il n'y avait en réalité que deux grandes propriétés dans le village si l'on excepte le terrain affecté à l'église et à ses dépendances. Mme Charles Harriss, née Marie-Anne Nelson, avait une propriété d'une superficie de huit arpents sur la rue qui s'étendait en arrière du côté Nord-Est de la Grand-Rue, alors que les écoles de la fabrique avaient un terrain de trois arpents sur la rue Sainte-Elmiere.

La suite dans le volume 1 numéro Hors-série 1 des Cahiers d'histoire de Deux-Montagnes
<http://www.shrdm.org/document/cahier/vol1no4/index.html>



Photos anciennes



Pharmacie Senay à
Pointe-Calumet vers
1940



Rue à Saint-
Eustache, carte
postale datée 1918



Hunt Club, Fresniere,
vers 1920



Rue à
Sainte-Scholastique
1945-1950

Vue des cottages sur
l'île Saint-Eustache,
carte postale datée de
1910.



Hôtel Girard, route d'Oka à
Saint-Eustache-sur-le-Lac,
vers 1950



AVIS À TOUS

Nous vous sollicitons afin de vous impliquer dans notre société d'histoire... Cela ne représente qu'environ 1 à 2 heures de travail par semaine. Nos réunions se tiennent en soirée une fois par mois, et leur durée est de 1 heure 30 seulement. **Nous cherchons toujours d'autres bénévoles** pour nous aider dans l'accomplissement de certaines tâches ponctuelles, comme la préparation d'événements comme nos conférences. N'hésitez pas à nous contacter si vous désirez vous impliquer dans des projets innovateurs qui contribueront à la diffusion de l'histoire et la sensibilisation à la conservation des maisons anciennes de notre région. Nous voulons attirer des amateurs d'histoire qui désirent accomplir des petits projets, mais qui ont une grande signification pour la communauté. Nous vous accueillerons à bras ouverts.